

Christian Bange

Introduction - L'étude de la flore lyonnaise et la contribution de Marcel Coquillat.

En 1946, le bureau de la section botanique de la Société linnéenne de Lyon lançait un appel aux botanistes¹. Il leur était proposé de collaborer à un travail visant à réunir des observations originales en vue de rectifier et de compléter la *Flore descriptive du bassin moyen du Rhône et de la Loire* de Cariot et Saint-Lager, dont la dernière édition avait été publiée en 1897 (c'était en fait un simple tirage de la 7^e édition publiée en 1889) :

« Depuis la dernière édition datée de 1897, de nombreuses modifications auraient pu être apportées à divers points de cet excellent livre ainsi qu'en témoigne la publication de nombreux travaux partiels de révision. De nouvelles plantes adventices ont fait leur apparition dans notre région, des stations et localités tenues longtemps pour certaines sont devenues douteuses ou même ont disparu, tandis que d'autres ont surgi. Des études plus ou moins récentes peuvent influencer sur l'ordonnance des espèces, genres et familles. Bref, depuis plus de cinquante années, une quantité importante d'observations diverses, publiées ou inédites, pourrait être rassemblée en un opuscule qui prendrait pour titre : *Additions et modifications à la Flore de Cariot et Saint-Lager* ».

L'initiative de la section botanique devait sa légitimité au fait que cette section était la continuation de l'ancienne Société botanique de Lyon, fondée en 1872, fusionnée en 1922 avec la Société Linnéenne. L'abbé Cariot lui avait légué son œuvre, et la Société botanique avait confié au Dr Saint-Lager, rédacteur du « Catalogue des plantes vasculaires du bassin du Rhône » précédemment publié dans ses *Annales*, le soin d'en assurer la révision. Faute de mieux, les botanistes lyonnais continuaient de recourir à cet ouvrage, en dépit du fait que non seulement bien des données nouvelles étaient apparues depuis sa publication, mais qu'il était affligé d'une nomenclature insolite reflétant la réforme nomenclaturale défendue par Saint-Lager. Un certain nombre de botanistes employaient d'ailleurs des versions plus anciennes de cette flore, pour éviter d'être déroutés par cette nomenclature qui prétendait faire revivre des désignations d'auteurs prélinnéens et faisait la chasse aux barbarismes. Cependant, la flore de Cariot revue par Saint-Lager n'en demeurait pas moins incontournable. Elle reposait non seulement sur la documentation réunie par Cariot, mais aussi par ses nombreux prédécesseurs lyonnais depuis la Renaissance, de Du Choul et Daléchamps, en passant par les frères Bauhin, Goiffon, maître des Jussieu, ainsi que De Ville, l'auteur présumé d'une *Histoire des plantes de l'Europe* qui a été un best seller au XVIII^e siècle (au moins douze éditions de 1671 à 1766), jusqu'aux adeptes de Linné aux XVIII^e et XIX^e siècles.

En effet, l'impulsion donnée aux études botaniques par les ouvrages de Linné, notamment le *Genera plantarum* (1737) puis le *Species plantarum* (1753), se traduisit à Lyon par un renouveau d'attention porté à la flore régionale dans le cadre linnéen. C'est ainsi que

¹ Collectif (Le bureau de la section botanique) « Révision de la Flore de Cariot et Saint-Lager » *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1946, 15 (7) : 51 ; en 1946, le bureau de la section botanique était constitué de trois membres : Auguste Queney, président, Marcel Coquillat, secrétaire et Mme Marie Schnurr, bibliothécaire ; en outre, la section était représentée au conseil d'administration de la Société par deux délégués supplémentaires, Georges Nétien et Georges Rey ; tous étaient de bons connaisseurs de la flore lyonnaise.

Claret de la Tourrette, qui avait aidé l'abbé Rozier à établir un jardin botanique pour l'École vétérinaire et à publier un guide aux études botaniques sous le titre de *Démonstrations élémentaires de botanique* (1766), livra au public un catalogue des plantes du mont Pilat en 1770, suivi en 1785 par un autre catalogue, la *Chloris lugdunensis*, englobant toute la région lyonnaise. C'était le fruit des nombreuses herborisations qu'il avait menées, seul ou avec des amis (entre autres Gilibert), dans les provinces du Lyonnais, Beaujolais, Bugey, et le bas Dauphiné². La Tourrette le considérait comme un prélude à un ouvrage plus développé, qui ne put voir le jour en raison de la Révolution. C'est Jean-Emmanuel Gilibert qui réussit à obtenir de La Tourrette l'insertion de la *Chloris lugdunensis* dans le tome 1 de son *Systema plantarum Europae* où il rassemblait les travaux de Linné en vue de les rendre accessibles au public. De même, Gilibert inséra dans son *Systema* une *Flora delphinalis* de Villars, lequel commença en cette même année 1785 à publier son *Histoire des plantes du Dauphiné*. Quelques années plus tard, Gilibert publia un ouvrage intitulé *Histoire des plantes d'Europe*, qui était en fait une flore lyonnaise³. Puis, avec l'aide de Mme Clémence Lortet, née Richard (1772-1835), il publia en 1809 un *Calendrier de Flore* ; cet ouvrage portatif indiquait les dates de floraison (ou de fructification pour les Cryptogames) de plus d'un millier d'espèces, avec la mention des localités où l'observation avait eu lieu⁴ ; Mme Lortet allait par la suite jouer un rôle important dans la fondation de la Société linnéenne de Lyon en 1822, qui rassembla la plupart des naturalistes lyonnais sous la présidence du directeur du Jardin botanique municipal, J.-B. Balbis. Avec l'aide de ses collègues (tout spécialement de Clémence Lortet), Balbis publia la *Flore lyonnaise* en 1827. L'ouvrage en trois volumes contenait la description et la distribution locale de toutes les espèces végétales (y compris les Cryptogames) effectivement observées dans la région lyonnaise ainsi qu'au Mont Pilat, classées suivant la méthode naturelle.

Vers le milieu du XIX^e siècle, la botanique fut mise à l'honneur dans les établissements d'éducation, particulièrement les pensionnats, tant laïcs que religieux. Il s'agissait de communiquer aux jeunes gens l'esprit scientifique, tout en organisant des loisirs hygiéniques sous la forme d'herborisations dans la nature. Dans ce cadre, nombre d'ecclésiastiques

² Claret de la Tourrette, *Voyage au mont Pilat dans la province du Lyonnais, contenant des observations sur l'histoire naturelle de cette montagne, & des lieux circonvoisins ; suivi du catalogue raisonné des plantes qui y croissent*, Avignon, Regnault, 1770 ; *Chloris lugdunensis*, Lyon, Bruyset, 1785 ; sur Marc-Antoine Claret de la Tourrette (1729-1793), voir A. Magnin, *Claret de La Tourrette, sa vie, ses travaux, ses recherches sur les lichens du Lyonnais*, Paris, Baillière, 1885 ; P. Jacquet, « Un botaniste lyonnais méconnu du dix-huitième siècle : Marc-Antoine Claret de La Tourrette (1729-1793) », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1999, 68 (4) : 77-86 ; C. Bange, « Marc-Antoine Claret de la Tourrette et la diffusion du linnéisme en France », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon*, 2014 [2015], 4^e série, 14 : 86-94.

³ J. E. Gilibert, *Histoire des plantes d'Europe ou Elémens de Botanique pratique*, [...], Lyon, Amable Leroy, An VI (1798), 2 vol. (2^e éd., 3 vol., 1806) ; sur Gilibert, voir la notice de L. David (*in* D. Saint-Pierre et al., *Dictionnaire historique des académiciens de Lyon*, Lyon, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, 2017, p. 588-591).

⁴ J. E. Gilibert, *Calendrier de Flore*, Lyon, A. Leroy, 1809 ; sur Clémence Lortet, voir G. Roffavier, « Notice sur Madame Lortet, membre de la Société linnéenne de Lyon », *Ann. Soc. linn. Lyon*, 1836, p. 1-11 ; A. Magnin, « Les Lortet, botanistes lyonnais (Clémence, Pierre et Louis) et Roffavier », *Annales de la Société botanique de Lyon*, 1912, 37 : 38-109 ; P. Lortet, C. Audibert, B. Bärtschi, S. Benharrech, F. Chambaud, M. Philippe, M. Thiébaud, « Les Promenades botaniques de Clémence Lortet, née Richard (1772-1835) », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 2018, 87 (7-8) : 199-254.

s'intéressèrent activement à la botanique afin d'encadrer leurs jeunes élèves. Ce fut le cas au petit séminaire de l'Argentière (établi près de Sainte-Foy-l'Argentière) de l'abbé Ludovic Chirat, qui avait été initié à la botanique par sa sœur aînée, Caroline, une jeune amie de Mme Lortet. Cette dernière avait même collaboré, dit-on, à la formation d'un herbier établi pour l'usage du petit séminaire. Quoi qu'il en soit, l'abbé Chirat rédigea à l'intention des jeunes gens un petit ouvrage en deux volumes, *l'Étude des fleurs* (tel était le titre modeste que lui avait donné son auteur), dont la première édition fut publiée en 1841. Cet ouvrage sans prétention scientifique était destiné aux débutants. Il donnait l'essentiel des notions organographiques, suivies de clés analytiques pour la détermination de toutes les espèces de végétaux supérieurs que l'on pouvait rencontrer à l'état spontané aux environs de Lyon ainsi qu'au Mont Pilat ; l'habitat était indiqué, sans localités. Un deuxième volume était consacré aux Cryptogames cellulaires (Mousses, Lichens, Champignons) ainsi qu'à un dictionnaire⁵. Ne mentionnant pas les localités, cette flore était donc nettement moins utile que les flores lyonnaises qui l'avaient précédée. Elle n'en reposait pas moins sur de nombreux travaux antérieurs, et les espèces retenues étaient celles qu'avait découvertes toute une pléiade de botanistes herborisant activement aux environs de Lyon depuis plusieurs siècles.

L'Étude des fleurs répondait à un réel besoin. L'ouvrage eut du succès. Une réédition s'imposait. Elle vit le jour en 1854⁶. L'abbé Chirat, très occupé par ailleurs, en confia le soin à un de ses anciens élèves au séminaire de l'Argentière, l'abbé Antoine Cariot (1820-1883), qui fut par la suite curé de Tassin, puis de Sainte-Foy-les-Lyon. L'abbé Cariot eut la bonne idée d'indiquer pour chaque espèce décrite (uniquement végétaux vasculaires) sa distribution dans les trois départements du Rhône, de la Loire et de l'Ain, en se basant essentiellement sur les renseignements que lui avaient fournis de nombreux correspondants, dont un grand nombre d'ecclésiastiques ; il y ajouta quelques données fournies par les anciens auteurs. L'ouvrage ainsi complété, s'il conserva son titre (*Étude des fleurs*), n'en constituait pas moins une flore digne d'être mise sur le même pied que les nombreuses flores régionales qui furent publiées à la même époque en France, et supplanta les ouvrages qui l'avaient précédé. L'intérêt pour la botanique allait grandissant dans tous les milieux, et dans les éditions successives qu'il donna de son ouvrage, l'abbé Cariot, aidé par de nombreux collaborateurs (au total, il y en eut près de deux cents), agrandit de plus en plus le domaine étudié. Ce furent d'abord, dans la 3^e édition (1860), l'Isère, puis les deux départements savoyards qui s'ajoutèrent aux trois départements précités, suivis par la Drôme et les Hautes-Alpes (6^e édition, 1879). Saint-Lager (8^e édition, 1889) y ajouta l'Ardèche. Cette extension de la dition tenait compte des possibilités nouvelles de déplacement rapide offertes par le chemin de fer, qui permettait désormais aux Lyonnais un accès facile à des localités alpines ou méridionales, riches en plantes de tout climat. C'est dans ces conditions que les botanistes lyonnais purent entreprendre l'exploration botanique systématique des Alpes du Nord, en s'appuyant à

⁵ L. Chirat, *Étude des fleurs : botanique élémentaire, descriptive et usuelle* [...], Lyon, 1841-1843, Cormon et Blanc, 2 vol. ; sur l'abbé Chirat (1805-1856), voir abbé Cariot, *Notice biographique sur M. l'abbé Chirat de Souzy*, Lyon, Girard et Josserand, 1857, 38 p. [tiré à part du *Journal des bons exemples et des œuvres utiles, archives de la France chrétienne*, 1857, 4 : 451-467 et 512-530] ; J. B. Martin, « Répertoire biographique du clergé lyonnais au XIX^e siècle », *Bulletin historique du diocèse de Lyon*, 1908, 9 (49) : 18-19.

⁶ G. Nétien, J. Reynaud, « La première flore de l'abbé Antoine Cariot », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1996, 65 (5) : 175-176 ; sur l'abbé Cariot, voir A. E. Boullu, « Notice biographique sur l'abbé Cariot », *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 1883 [1884], 11 : 231-236 ; sur Saint-Lager, voir Cl. Roux, « La vie et les travaux du Dr. J.-B. Saint-Lager, bibliothécaire et botaniste lyonnais (1825-1912) », *Ann. Soc. Bot. Lyon*, 1913, 38 : 3-39.

l'occasion sur leurs correspondants locaux qui les guidaient sur le terrain (par exemple Payot à Chamonix, Lannes et Bouteille dans la vallée de la Durance)⁷.

La cheville ouvrière de l'entreprise de révision de la Flore de Cariot et Saint-Lager fut Marcel Coquillat⁸. Né à Charolles le 6 mars 1897, c'était le fils d'un instituteur, Claude Coquillat (1867-1907), natif de Cluny en Mâconnais. Comme de nombreux instituteurs de cette époque, le père de Marcel s'intéressait aux sciences naturelles, en particulier à la botanique, et donna à son fils les premiers rudiments de cette science. Après la disparition prématurée de son père, Marcel reçut l'enseignement d'un autre instituteur, M. Payebien, secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Mâcon, auquel il rendit un hommage ému, quelque cinquante ans plus tard, dans l'avant-propos de sa flore. En outre, Marcel trouvait dans le milieu familial un intérêt marqué envers le monde végétal, car ses deux grands-pères, Laurent Coquillat et Joseph Pierreclaud, étaient jardiniers, le premier à Cluny, le second à Sologny puis à Verzé (Saône-et-Loire).

Privé du soutien paternel, Marcel Coquillat, à la fin de ses études à l'École pratique de commerce et d'industrie de Cluny, ne put s'engager dans de longues études comme il l'aurait souhaité, et il fit ses débuts dans une carrière de comptable, interrompue par la guerre ; il servit dans l'infanterie à partir de janvier 1916 et y gagna la croix de guerre. Démobilisé en 1919, il reprit son activité professionnelle, en qualité de comptable agréé après l'obtention du diplôme correspondant, tout en renforçant sa qualification par l'acquisition d'une capacité en droit. Mais il éprouvait toujours un vif attrait pour les sciences naturelles, et il adhéra à la Société linnéenne en mai 1936. Il en fut rapidement l'un des principaux animateurs : bibliothécaire à partir de 1946, il fut porté à la présidence en 1947, puis il prit en charge, de 1952 à 1964, la responsabilité du secrétariat général, fonction dont il s'acquitta avec dévouement et compétence. Les éminents services qu'il rendit à la Société linnéenne lui valurent d'être nommé membre d'honneur en 1958 puis président d'honneur.

Au début, Marcel Coquillat fréquenta les sections d'entomologie et de botanique. Après la drôle de guerre (1939-1940), au cours de laquelle il fut de nouveau mobilisé comme sous-officier, il se lança avec ardeur dans les études botaniques, accompagnant souvent sur le terrain le dynamique animateur de la section botanique, Auguste Queney.

Ce dernier, né à Abelcourt (Haute-Saône) le 22 juillet 1867, décédé à Arès (Gironde) le 1^{er} janvier 1961, avait été élève instituteur. Admis en août 1889 à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il avait bénéficié des enseignements donnés par Edmond Perrier et Louis Bouvier. Après diverses affectations, il fut nommé professeur de sciences naturelles à l'École normale d'instituteurs de Lyon. Plusieurs de ses élèves (tel Louis Rallet) devinrent par la suite d'excellents botanistes. Il adhéra en novembre 1912 à la Société botanique de Lyon, dont il devint président en 1915. Il participa très activement à l'animation de cette société, puis de la section botanique de la Société linnéenne après la fusion intervenue en 1922, aussi bien en faisant part de ses observations lors des séances qu'en dirigeant des herborisations. Entre la fin des années 1920 et avril 1942, il eut l'occasion de séjourner à plusieurs reprises en Algérie, où son fils Paul (qui devint un spécialiste mondialement connu de la physique de

⁷ Voir le relevé détaillé de ces herborisations dans C. Bange, « La floristique alpine dans les publications de la Société Botanique de Lyon (1872-1922) », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1999, 68 : 321-329.

⁸ Sur Coquillat, voir E.-J. Bonnot, « Marcel Coquillat (1897-1966), Président d'honneur et ancien secrétaire général de la Société linnéenne », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1972, 41 (3) : xxix-xl, bibliographie ; son herbier a été donné par ses cousines, Mesdames Liliane Chalon et Denise Pineau, à la Société linnéenne de Lyon.

l'atmosphère) était météorologue adjoint. Il profita de ces séjours pour explorer plusieurs localités, tant sur la côte méditerranéenne que dans le Sahara, et il fit la connaissance de René Maire, professeur à la Faculté des sciences d'Alger, auteur d'une grande *Flore de l'Afrique du Nord* ; il eut l'occasion d'herboriser à plusieurs reprises avec celui-ci, qui détermina ses récoltes nord-africaines. Il fut appelé à présider la Société linnéenne en 1940. Dans la région lyonnaise, il s'intéressa tout particulièrement aux plantes adventices, et Coquillat l'accompagna dans ses recherches ; il en résulta quatre articles publiés en collaboration.

Queney était un homme d'apparence modeste, mais un puits de science, à qui l'on pouvait faire totalement confiance lorsqu'il s'agissait de déterminer un végétal. Coquillat apprit beaucoup auprès de Queney, qui lui légua une partie de son herbier⁹. Il lui dut probablement son intérêt pour le commun (tel son article sur les plantes les plus communes à la surface du globe), le banal (comme en témoigne sa contribution à l'étude de la flore du pavé lyonnais), l'inédit (d'où ses recherches pionnières sur les plantes consommées par les hommes de la préhistoire)¹⁰. Ainsi que son biographe, Ernest Bonnot, l'a fait ressortir dans sa notice biographique, alors que beaucoup d'amateurs ne chassent que la plante rare, Coquillat s'est intéressé à tout. Les plantes adventices ou naturalisées ont trouvé place dans sa *Flore*. Il faisait ainsi preuve d'un esprit véritablement linnéen : on sait que, contrairement à Buffon, Linné a posé en principe que tous les êtres vivants, quels qu'ils soient, doivent être étudiés, décrits et classés méthodiquement.

Même s'il pouvait compter sur l'aide scientifique de Queney, cosignataire de l'appel aux botanistes, Marcel Coquillat, en projetant de refondre la flore de Cariot, se lançait courageusement, pour ne pas dire témérairement, dans une entreprise laborieuse. Il en était conscient, mais il se mit cependant à l'œuvre. Il réunit pour cela des milliers de renseignements consignés sur des fiches de format semi-commercial (21 × 13,5). Ces renseignements provenaient de plusieurs sources :

- quelques données particulièrement intéressantes des flores et catalogues régionaux ou locaux publiés depuis la dernière édition de Cariot, tels que ceux de Revol pour l'Ardèche, de Lenoble pour la Drôme, de Perrier de la Bathie pour la Savoie, de Chateau et Chassignol pour la Saône-et-Loire, de Huteau et Sommier et de Bouveyron pour l'Ain ; Coquillat se refusa, à juste titre, de copier intégralement ces catalogues, mais reprit parfois des indications provenant de flores antérieures à Cariot.

- les données éparses dans les articles publiés dans le *Monde des Plantes* ainsi que dans les périodiques édités par les sociétés savantes auxquels Coquillat adhérait personnellement (notamment la Société linnéenne de Lyon, l'Association des naturalistes de l'Ain, la Physiophile de Montceau-les-Mines, sans oublier la Société botanique de France), mais il y avait bien d'autres journaux présents dans la riche bibliothèque de la Société linnéenne, où Coquillat, bibliothécaire de 1946 à 1951, consacrait de longues heures à un minutieux travail de dépouillement des périodiques reçus qui débordait du reste le strict domaine de la floristique en venant enrichir un fichier alphabétique et méthodique dont il fut pendant longtemps le principal contributeur.

⁹ Queney a fait don au service des herbiers de l'Université Claude Bernard-Lyon 1 de la série principale de ses récoltes algériennes ; les doubles algériens et les récoltes françaises sont entrés dans les collections de la Société linnéenne avec l'herbier personnel de Coquillat.

¹⁰ M. Coquillat, « Sur les plantes les plus communes à la surface du globe », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1951, 20 (7) : 165-170 ; « Flore du pavé de Lyon », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1956, 25(7) : 185-199 ; « Les glands du chêne dans l'alimentation des hommes préhistoriques », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1959, 28 (1) : 28-32.

- les observations inédites transmises par des collègues (plus de trente sont cités dans l'avant-propos).

- les observations qu'il put effectuer par lui-même au cours d'herborisations faites le plus souvent avec des collègues, parfois sous la direction de botanistes chevronnés (en particulier Queney).

Coquillat réunit ainsi une importante documentation. Dix ans environ après le début du projet, il s'attela à la tâche d'en tirer parti en vue d'une publication. Très rapidement, il comprit qu'il n'était guère possible de se borner à une simple compilation des données recueillies : elles étaient trop nombreuses pour tenir dans le cadre d'un opuscule d'additions et corrections, tel qu'il était initialement prévu. Surtout, elles étaient disparates. Les auteurs et les contributeurs avaient généralement suivi, au gré de leurs préférences, les conceptions taxinomiques et la nomenclature des grands ouvrages disponibles sur la flore française : c'était tantôt la flore de Rouy, aux innombrables sous-espèces, races, variétés et sous-variétés, ou celle de l'abbé Coste, ayant une conception très large de l'espèce, parfois les flores publiées par Gaston Bonnier, plus ou moins simplifiées en vue d'être utilisées sur le terrain (la grande flore de Bonnier et Douin n'avait pas connu un grand succès). Leur conception remontait à la fin du XIX^e siècle et aucune ne se conformait aux règles internationales de nomenclature. Coquillat, qui se voyait contraint d'unifier ses données dans un catalogue élaboré *de novo*, choisit pour guide *Les Quatre Flores de France* de l'abbé Fournier, dernier en date des ouvrages floristiques en France, publié en fascicules entre 1934 et 1940 et réédité après corrections en 1946.

C'était faute de mieux, car l'ouvrage de Fournier n'était pas sans défauts ; sa nomenclature ne respectait pas toujours les règles et il ignorait les données fournies par les investigations cytologiques, même si celles-ci étaient encore à leur début. Il convient de dire à la décharge de Fournier que les études floristiques en France étaient alors dans un état d'abandon à peu près total, car les très rares systématiciens professionnels français étaient presque tous mobilisés par la réalisation des flores coloniales éditées par le Muséum (Indochine, Madagascar ou Nouvelle Calédonie). Les difficultés étaient donc considérables, et Coquillat se rendit rapidement compte des pièges auxquels il lui était difficile d'échapper, pièges posés par les conceptions divergentes sur la notion d'espèce, la place à réserver aux espèces jordaniennes, les confusions taxinomiques, les synonymies embrouillées, la difficulté d'identifier les espèces dans les groupes de plantes critiques comme les menthes, les ronces ou les épervières ainsi que le manque d'échantillons de référence pour ces groupes dans les herbiers auxquels il avait accès. Il lui fallut près d'une dizaine d'années de travail pour mener à bien ce difficile travail de rédaction, après quoi il se mit en mesure de réviser son manuscrit et de le dactylographier en vue de l'édition. Il accomplit cette tâche en dix-huit mois, luttant courageusement contre la maladie qui empirait (il souffrait d'un ulcère à l'estomac).

En septembre 1965, Coquillat avait terminé l'essentiel de la dactylographie de sa Flore. Il ne manquait que les chapitres relatifs aux Charophytes et aux Ptéridophytes (qu'il souhaitait faire revoir respectivement par Henri Rossat et par moi-même), ainsi que la préface, que devait rédiger Bonnot. Le 11 septembre 1965, il soumit son manuscrit à la section botanique, et quelques jours plus tard au conseil d'administration de la Société linnéenne, en proposant à la Société d'en assurer l'édition ; le conseil donna un accord de principe. Coquillat pouvait alors confier à Gianquinto, Bonnot et moi-même le soin de veiller à l'édition, en cas de disparition. Ce triste événement allait survenir un an plus tard, le 21 septembre 1966.

Louis Gianquinto (1921-1995), qui était le secrétaire général de la Société linnéenne et en fut plus tard (en 1975) le président, était chargé des tâches matérielles (rapports avec l'imprimeur, etc.) ; le professeur Bonnot devait rédiger la préface et assurer la mise au point

scientifique du texte, autant que de besoin ; je devais pour ma part corriger les épreuves et réviser le chapitre des Fougères que j'avais rédigé douze ans plus tôt. M. Coquillat précisait que le manuscrit complet était contenu dans trois dossiers, et que sa dactylographie s'arrêtait aux Fougères en attendant qu'elles fussent revues. Conformément à ces dispositions, Gianquinto prit possession auprès de Madame Coquillat du manuscrit dactylographié (1 368 pages), et Bonnot étudia les conditions permettant d'éditer l'ouvrage en limitant, autant que faire se pourrait, les éventuelles critiques.

Ernest-Jean Bonnot (1921-1994), d'abord instituteur à Céron, puis à Iguerande (Saône-et-Loire), avait obtenu sa licence ès sciences à Lyon. Il était alors maître assistant à la Faculté des sciences de Dijon (il sera à partir de 1969 professeur à la Faculté des sciences de Lille)¹¹. Il avait souvent herborisé avec Coquillat, qu'il avait converti à la phytosociologie. Bien que devenu un spécialiste des Bryophytes (qui n'étaient pas traitées dans la flore de Coquillat), Bonnot avait étudié de façon approfondie la végétation phanérogamique du Mâconnais, du Beaujolais et de la vallée de la Loire, et il était professionnellement le plus qualifié de nous trois pour éditer le document légué par Coquillat. Ce dernier lui avait communiqué le manuscrit, et Bonnot avait fait part de ses réserves. Il souhaitait que la nomenclature et la systématique fussent mises au goût du jour, ce à quoi Coquillat se refusait : « il me reste trop peu d'années pour cela », m'écrivait-il, en précisant qu'il avait expliqué dans son avant-propos pour quelles raisons il avait suivi Fournier (lettre du 1^{er} janvier 1966). Il convient de remarquer que les ouvrages modernes (*Flora Europaea*, *Flore de France* de Guinocet et Vilmorin, etc.) n'avaient pas encore vu le jour. Bonnot redoutait, à juste titre, me semble-t-il, qu'une publication en l'état portât atteinte à la réputation de Coquillat et de la Société linnéenne. Il fit admettre au conseil, avec ma pleine approbation, qu'il était indispensable de procéder à un toilettage du texte avant de le publier et, malgré les réticences de quelques conseillers, partisans d'une publication immédiate, le manuscrit fut confié pour examen au professeur Robert Kühner (1903-1996), qui effectua quelques annotations, puis à Maurice Breistroffer.

Maurice Breistroffer (1910-1986), qui était alors conservateur du Musée d'histoire naturelle de Grenoble après avoir été assistant au laboratoire de géologie de la Faculté des sciences de cette ville, était un naturaliste très complet¹². En tant que géologue, c'était un spécialiste renommé des Ammonites et un bon connaisseur de la géologie des Préalpes ; zoologue, il s'était intéressé aux Coléoptères et aux Mollusques ; botaniste, il avait exploré méthodiquement la Savoie, le Dauphiné, le Vivarais, les Alpes de Provence, s'intéressant aux espèces litigieuses, très vigilant sur les questions de taxinomie et de nomenclature, et auteur de nombreux mémoires, notamment de catalogues (ou de suppléments à des catalogues préexistants) faisant autorité. On ne pouvait mieux choisir pour effectuer la révision critique de la flore de Coquillat.

Après un premier examen, Breistroffer fit connaître au conseil de la Linnéenne (lettre reçue le 9 février 1970) que le travail de Coquillat était entièrement à reprendre avant publication, ce à quoi le conseil consentit. Breistroffer eut l'extrême complaisance d'accepter cette tâche délicate et laborieuse, et il s'y consacra pendant plus de dix-huit mois, apportant à l'unique manuscrit dont nous disposons de très nombreuses corrections et additions. Le manuscrit était de retour en novembre 1971, avec de si nombreuses modifications qu'on ne pouvait pas le remettre en l'état à l'imprimeur ; il fallait le dactylographier de nouveau et, vu

¹¹ Sur Bonnot, voir M.-C. Verdus, « Ernest-J. Bonnot (1921-1994) », *Bulletin de la Société botanique du Nord de la France*, 1995, 48 (1) : 1-6.

¹² Sur Breistroffer, voir H. Vayssière, « Maurice, André, Frantz Breistroffer (1910-1986) », *Bulletin de la Société d'études biologiques et de protection de la nature* [Grenoble], n. sér., 1986, 13 : 3-4.

le caractère technique du texte et des annotations manuscrites, deux dactylographies successives paraissaient nécessaires. Marcel Josserand (qui présidait la commission du legs Riel chargée du financement des ouvrages à publier) informa le conseil (le 11 janvier 1972) que la situation financière de la société ne permettait pas de publier l'ouvrage dans l'immédiat. On envisagea d'ouvrir une souscription et de procéder à un tirage sur stencil. Mais il ne nous fut pas possible de dénicher une personne instruite en botanique, capable de décrypter les annotations manuscrites et de dactylographier le manuscrit tel qu'il se présentait. Force fut d'abandonner l'idée d'une publication. Le manuscrit fut rangé soigneusement dans une armoire, et accessible aux spécialistes. En particulier, le professeur Georges Nétien, professeur à la Faculté de médecine et pharmacie de Lyon, qui avait publié dans sa jeunesse d'intéressants travaux de chorologie et de phytosociologie avant de diriger une importante équipe de physiologie végétale, ayant renoué avec la botanique systématique lors de son départ à la retraite, en 1972, le consulta activement, comme en témoigne sa *Flore lyonnaise* publiée en 1993 par la Société linnéenne¹³. S'il ne fut pas le seul, il n'en est pas moins vrai que la consultation de l'ouvrage de Coquillat demeura confidentielle.

Cette situation était fort dommageable. Le travail de Coquillat, revu par Breistroffer, donne en effet un aperçu très exact de la flore de la région Rhône-Alpes telle qu'elle se présentait dans les années 1950. Par exemple, pour la Loire et le Rhône, on peut se livrer à d'utiles comparaisons avec la situation récemment photographiée par le remarquable *Atlas de la flore vasculaire* publié en 2013 par le Conservatoire Botanique National du Massif central¹⁴. Certes, aux environs immédiats de la cité, l'urbanisation a grandement progressé, mais déjà au temps de Magnin et plus encore à celui de Coquillat il n'était plus question d'herboriser à Perrache, aux Brotteaux ou à la Mulatière, comme le faisait Mme Lortet et ses contemporains. Toutefois, l'action de l'homme ne se limite pas à l'urbanisation, et il faut de surcroît prendre en compte d'autres facteurs, notamment climatiques, qui affectent la biodiversité. La *Flore ligéro-rhodanienne* est précieuse par le témoignage qu'elle nous livre. Elle nous invite également à aller enquêter aussi bien en des lieux qui n'ont pas subi de modifications, du moins en apparence, que sur des sites déjà artificiels en 1950, hébergeant des plantes adventices entre lesquelles des compétitions se sont depuis fait jour : que sont devenues les espèces notées par Coquillat et ses collaborateurs ? Elle permet aussi de dominer le cadre départemental et d'avoir une vue d'ensemble sur la flore régionale. On doit donc féliciter Jean-Marc Tison et Mme Sylvie Serve d'avoir proposé de tirer de son obscure retraite la grande œuvre de Marcel Coquillat, qui pourra désormais rendre efficacement service à tous les botanistes présents et futurs.

¹³ G. Nétien, *Flore lyonnaise*, Lyon, Société linnéenne, 1993 ; *Complément à la Flore lyonnaise*, Lyon, Société linnéenne, 1995 ; sur Georges Nétien, voir P. Berthet, « In memoriam Professeur Georges Nétien (1907-1999) », *Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 2000, 69 (4) : 60-64. Georges Nétien a été l'un des premiers, dans les années 1930, à envisager la publication d'un supplément à Cariot et Saint-Lager ; il a publié à cette époque dans le *Bulletin mensuel de la Société linnéenne* des révisions concernant les localités de diverses espèces, puis en 1940, des « Documents pour servir à l'histoire de la géobotanique du Lyonnais » où sont passés en revue les travaux relatifs à l'étude chorologique de la flore locale (*Bull. mens. Soc. linn. Lyon*, 1940, 9 (1) : 25-31 ; 9 (3) : 39-45 ; 9 (7-10) : 99-108).

¹⁴ *Plantes sauvages de la Loire et du Rhône. Atlas de la flore vasculaire*. Chavaniac-Lafayette, Conservatoire Botanique National du Massif central, 2013 ; plusieurs autres catalogues et atlas départementaux publiés au cours des trente dernières années mériteraient d'être cités.